

## Sixième séance (11 septembre — 10 heures)

Édouard Glissant, Michel Beaulieu, René Depestre, Jean-Jules Richard et Jesus Lopez Pacheco

Volume 15, numéro 6 (90), novembre–décembre 1973

Roman des Amériques : Actes de la Rencontre québécoise internationale des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Glissant, É., Beaulieu, M., Depestre, R., Richard, J.-J. & Lopez Pacheco, J. (1973). Sixième séance : (11 septembre — 10 heures). *Liberté*, 15(6), 209–253.

## *Sixième séance*

(11 septembre — 10 heures)

*Président d'assemblée :*

ÉDOUARD GLISSANT

*Communications de :*

MICHEL BEAULIEU  
RENÉ DEPESTRE  
JEAN-JULES RICHARD  
JESUS LOPEZ PACHECO

### **MICHEL BEAULIEU :**

C'est à peu près le meilleur moyen pour figer sur place que de devoir improviser sur un thème aussi vaste finalement que les Amériques, mais surtout sur les liens qui me semblent exister entre les différentes littératures nationales des pays qui constituent les trois Amériques.

Les liens, de prime abord, qui sautent aux yeux, sont ceux de pays qui ont été jadis colonisés, qui se sont défaits de leur métropole coloniale à un certain niveau, qui ont gardé avec cette même métropole des liens linguistiques et des liens culturels.

Ce qui m'a toujours un peu étonné de la littérature québécoise, c'est que cette littérature se trouve, en ce moment, en pleine gestation ; c'est une littérature qui naît à sa propre vie et qui naîtra d'autant plus à sa vie propre qu'elle se détachera de ses liens culturels. Un certain nombre de rapports qui sont tout aussi évidents, mais qui placent le Québec en opposition

aux pays latino-américains, sont, bien sûr, ceux de l'Etat québécois juridique. L'Etat québécois n'existe pas en tant que tel, l'Etat québécois n'est encore qu'un Etat à l'intérieur d'un pays. Un Etat détaché de ses racines, un Etat tributaire d'une métropole éloignée, et que l'on voudrait trop souvent assimiler à des pays culturels comme la Belgique, ou poly-culturels comme la Suisse. Ce qui, bien sûr, à prime abord semble l'exemple parfait de la bonne entente. Mais en grattant un peu la surface des choses, l'on voit apparaître une série de conflits, que ces conflits soient linguistiques ou politiques, lesquels conflits sont bien sûr atténués par la proximité de ces pays à leur propre métropole culturelle et linguistique. Or, ce qui, au Québec, est foncièrement opposé à la métropole française, ce sont bien sûr les liens économiques et les liens géographiques, par lesquels le Québec est rattaché à l'Amérique. Nous ne sommes pas des Français d'Amérique, il me semble, mais bien plutôt des Américains parlant français. Par Américains, je n'entends pas, bien entendu, faisant partie intégrante des Etats-Unis, mais faisant partie intégrante d'un continent qui s'appelle l'Amérique, à l'intérieur duquel on retrouve plusieurs cultures. Ce qui fait la force, me semble-t-il, des cultures latino-américaines, c'est qu'elles sont constituées à l'intérieur de pays autonomes. Autonomes du moins par les frontières et en même temps liés par une langue commune, par des origines communes. Quand j'ai commencé à lire les écrivains latino et sud-américains, ce qui m'a frappé, c'est bien sûr, la profonde originalité des oeuvres (j'en ai lu très peu), je pense en particulier à des écrivains comme Gabriel Garcia Marquez ou Vargas Llosa, écrivain péruvien. Ce qui m'étonne à la lumière de ces lectures, c'est qu'en abordant la littérature québécoise, nous ne trouvons finalement que relativement peu d'oeuvres axées sur les traditions, axées finalement sur ce qui fait d'un pays ce qu'il est. Trop d'entre nous — et j'ai fortement l'impression de faire un peu mon autocritique en disant ça —, trop d'entre nous ont écrit des romans qui n'étaient finalement que les palliatifs d'une culture éloignée. Or, je crois fermement, et de plus en plus, qu'une littérature ne peut exister qu'en s'inscrivant dans un contexte donné, que

seul celui qui sera profondément Québécois — quand il s'agit d'un Québécois — sera universel. L'invention du pays par le biais du roman commence à se faire, s'est déjà fait à travers un certain nombre de romans isolés, mais se fait maintenant de plus en plus à travers l'ensemble d'une oeuvre ou l'ensemble des oeuvres romanesques.

La poésie a été la première à revendiquer de façon systématique l'existence d'un pays. Il me semble, quant à moi, que nous avons un combat à mener dans ce sens précis, que c'est finalement le seul sens valable que puisse prendre l'oeuvre d'un écrivain québécois en 1973.

## ÉDOUARD GLISSANT :

Le deuxième écrivain à intervenir est René Depestre. Je pense que vous allez me pardonner si je consacre un petit peu plus de temps, comme on dit chez moi, à présenter Depestre qu'à présenter Michel Beaulieu ou Jean-Jules Richard que vous connaissez bien. Finalement, je pensais, avec Depestre, que lui et moi nous ne nous sommes jamais rencontrés dans nos propres pays. La première fois que nous nous sommes connus, c'était dans la chambre de Jacques Stephen Alexis. Nous étions bien jeunes en 1946. C'était la fin de la guerre. C'était la jeunesse du monde. Je rapporte ceci, parce qu'on a bien voulu placer ce colloque en partie sous l'autorité spirituelle d'un disparu : Jacques Stephen Alexis. C'était la première fois que nous nous voyions, mais pour tous les écrivains antillais, c'était en dehors des Antilles, c'était à Paris. Et depuis cela, Depestre a égrené un peu à la surface du globe ses végétations de clarté, et il a été aussi pendant tout ce temps l'obstiné, le têtù mineur de minerai noir, dont la présence quelque part nous a tous plus ou moins rassurés.

Je me souviens que nous nous étions — si je peux dire un peu chez nous — rencontrés à Cuba. Et maintenant, nous nous rencontrons à Montréal. Je me permets de dire à Depestre ici encore : « Un effort, encore quelques pas et nous nous verrons bientôt, j'espère, vraiment chez nous. »

Je donne la parole à René Depestre.

## RENÉ DEPESTRE :

Mesdames et messieurs, dans le cadre de ces débats québécois touchant le roman des Amériques, je voudrais aborder très brièvement quelques-unes des questions qui ont trait au roman de la révolution et à la révolution dans le roman.

Plus vieux peut-être que le feu, l'art narratif est de tous les temps et de toutes les sociétés. Dès la horde primitive, alors que le langage émergeait humblement du cri, les hommes commencèrent à affabuler la trame de leur existence et de leurs rêves. Bien sûr, des récits les plus lointains aux romans des Amériques du vingtième siècle, la conciliation du réel et de l'imaginaire a fait de prodigieux progrès, étroitement liés à ceux de la vie en société. Mais, malgré l'évolution de l'art romanesque, le perfectionnement des techniques de narration, les romanciers continuent de répondre au vieux besoin des hommes de vivre la solidarité humaine aux frontières illimitées du monde réel et du royaume des fées. Aujourd'hui l'Amérique d'où je viens est l'objet d'une double mutation de la littérature et de la vie. C'est pourquoi il faut s'attendre à ce que la révolution se fasse aussi au royaume des fées. Comment ? Disons de suite que les romanciers de ce continent américain n'écrivent pas dans les mêmes conditions historiques, ni dans les mêmes contextes littéraires. Il y a une Amérique canadienne avec les singularités socio-culturelles du

Québec qui se manifestent dans un roman qui a ses propres lignes de force — comme vient de le dire Michel Beaulieu —, qui est en pleine gestation. Il y a une Amérique des Etats-Unis, avec ses singularités afro-américaines où le roman a derrière lui un passé extrêmement fécond. Il y a notre Tiers-Monde américain qui s'étend du Rio Grande au Cap Horn, où le roman connaît un merveilleux renouvellement. Chacun de ces espaces américains de l'art romanesque possède sa propre histoire, sa ou ses problématiques spécifiques, dans le cadre de multiples littératures nationales, d'expressions anglaise, espagnole, portugaise et française.

Dans l'Amérique qu'on a faussement nommée latine, le roman connaît aujourd'hui une période d'intense créativité. Il n'est plus le fait d'écrivains qui produisent des oeuvres isolées pour un public restreint, à partir d'un modèle comparatif européen ou nord-américain. Depuis quelques années, le romancier latino-américain parvenu à la maturité, élabore ses propres styles, sa rigueur créatrice, en liaison directe avec la société néo-coloniale où il vit. Sa production, loin d'être gratuite ou décorative, loin d'être un travail du dimanche, s'insère bellement et efficacement dans ses réalités immédiates ou mythiques, en direction d'un public qui la réclame et la comprend. L'écrivain n'est plus un solitaire qui produit pour un cénacle ou une chapelle. On est bien éloigné de l'époque où Ruben Dario conseillait à l'écrivain qui n'avait pas de lecteurs de fermer les yeux et de chanter pour les rossignols de son royaume intérieur. Maintenant, les rossignols font cause commune avec les peuples. Dans la plupart de nos pays, le public s'est élargi et il attend des écrivains qu'ils produisent des oeuvres où il peut reconnaître ses réalités et ses rêves. Le romancier latino-américain ne cherche plus un langage et une identité d'emprunt dans des traditions littéraires qui lui sont étrangères, parce qu'il a trouvé les moyens de s'enraciner dans sa problématique nationale, tant par le choix de ses sujets de narration, que par sa nécessaire méditation sur le langage. L'âge du mimétisme néo-colonial est remplacé par celui de l'invention. Il est devenu possible à l'écrivain latino-américain de dépasser les limites du régionalisme, de l'indi-

génisme, du nativisme, du populisme, qui pendant longtemps avaient congelé les pouvoirs de son imagination. Il en est ainsi parce que la mutation du roman latino-américain coïncide avec une période de création historique, qui est appelée à décoloniser à la fois nos structures sociales et psychologiques.

Nous avons la chance de créer à un moment où nos peuples sont engagés irréversiblement dans un processus qui doit faire la synthèse de la libération économique et de l'émancipation des facultés culturelles des hommes. Pour la première fois, dans l'histoire de notre Tiers-Monde, commencent à surgir des formes d'existence sociale où est structurée avec vigueur une identité fondée sur la dignité et la solidarité des hommes noirs, blancs et indiens, qui habitent nos régions. La lutte commencée depuis le siècle dernier pour identifier dans l'histoire latino-américaine le paysan, l'ouvrier, l'intellectuel, la femme et l'enfant, dans une condition humaine qui ne sera plus passivement subie, met en place à Cuba, au Chili, au Pérou, une pédagogie de la révolution qui est en mesure de rompre les vieux circuits émotionnels que l'individualisme, le racisme, l'égoïsme de classe avaient implantés dans la conscience malheureuse de nos populations. L'Amérique latine de 1973 voit se profiler enfin à l'horizon la possibilité d'atteindre un niveau élevé de connaissance, de conscience et d'identification de soi avec soi.

Cuba — où j'ai l'honneur de vivre depuis 1959 — est sans aucun doute le pays américain où cette mutation se poursuit avec le plus de cohésion et de force. Des structures de solidarité et de fraternité se développent à la place des scandales et des dissonances archaïques de la colonisation. L'écrivain latino-américain vit donc une époque d'explosion de la vie sociale, une époque de vitalité — et je pourrais même aller jusqu'à dire que nous vivons pour la première fois une reconnaissance américaine — qui fournit à l'imagination un champ illimité d'expansion.

Nous pouvons articuler notre écriture à un état d'incandescence de la société. Nous pouvons insérer les vérités et les mythes qui nous obsèdent dans des structures de communications avec nos semblables. Voilà pourquoi il ne peut être

question pour nous de transposer dans nos contextes américains les manifestations morbides de la crise du roman européen. Nous ne pouvons participer à une entreprise de destruction du roman. Nous ne sommes pas des romanicides. A nos yeux, l'expérience vécue et l'expérience fabulée conjuguées dans le roman ont encore devant elles une féconde histoire. Mesdames et messieurs, je suis originaire du pays le plus dramatique des trois Amériques. Ce qui se passe depuis quinze ans dans mon pays haïtien est fantastique.

Un jour d'avril 1961, le romancier Jacques Stephen Alexis — qu'évoquait il y a un instant notre grand ami Edouard Glissant —, qui venait de débarquer, les mains nues, au nord de notre île, fut capturé par les tontons-macoutes de Duvalier. On lui creva les yeux, on l'enferma dans un sac et on le lança vivant dans la mer du haut d'un hélicoptère. Vous pensez bien que dans une société humaine où la réalité se met à délirer de cette manière, il n'est pas possible à un écrivain survivant de jouer les Hamlet transis de l'histoire. Il a des choses à crier au monde. Et Haïti n'est pas une exception du cauchemar américain que nous avons à exprimer. Je finirai cette brève intervention par une autre image de nos malheurs. En venant à cette rencontre, je me suis arrêté pendant vingt-quatre heures à Mexico pour changer d'avion. Un après-midi, comme je me promenais dans la ville, je vis sur un trottoir ensoleillé un spectacle qu'on peut aussi voir à Port-au-Prince, à La Paz, à Asuncion, à Tegucigalpa ou à Managua. Un homme était couché, en haillons, dans un état de dénuement total sur le trottoir. Mais il souriait avec une expression que je n'oublierai jamais. Il souriait, les yeux à demi-clos, et son visage avait une expression de fraîcheur et d'innocence insoutenable. Peut-être il souriait à des images joyeuses de son enfance, à un rossignol, un arbre, une rose, un papillon perdu sur les collines saccagées de son destin américain.

Brusquement, à le regarder j'ai eu les larmes aux yeux et je n'ai pas eu honte de pleurer. Cela ne m'était jamais arrivé en pleine rue. Je me suis trouvé désolé dans la foule mexicaine de cinq heures du soir. Si j'étais un homme du dix-neuvième siècle, je me serais agenouillé sur le trottoir devant l'immen-

sité tendre de ce sourire d'homme. Mais Raskolnikof, pas plus qu'Hamlet, ne pouvait venir à mon secours. Alors, j'ai pensé au poète péruvien César Vallejo qui a dit qu'il fallait armer la souffrance des hommes de l'Amérique de Toussaint Louverture, de Bolivar et de José Marti. Le roman est un des espaces de la vie où on peut aussi le faire. Est-ce que la modernité de l'écriture m'interdit de prêter le sourire de mon frère mexicain à un personnage de roman ?

Mesdames et messieurs, je dis que l'écrivain de l'Amérique d'où je viens n'a pas le droit de détourner les yeux de l'immensité de la souffrance qui accable encore la plupart de nos pays. Il nous faut décoloniser également le royaume des fées.

## **JEAN-JULES RICHARD :**

*Merci, monsieur. Je n'ai pas de texte, alors je commence par une question et je ne parlerai pas très longtemps.*

On a l'habitude de féliciter les autorités d'organisation. Je crois que ce comité peut se féliciter tout seul. Ils ont réussi. Maintenant, la question : est-ce que nous avons ici un système de traduction simultanée ?

*JACQUES FERRON :*

*Pourquoi ?*

## **JEAN-JULES RICHARD :**

Parce que si vous n'avez pas de système de traduction simultanée, je ne pourrai pas vous parler québécois et je devrai m'humilier à vous parler français. O.K.

**JACQUES FERRON :**

Tes livres sont écrits en français, tu t'es humilié en écrivant tes livres ?

**JEAN-JULES RICHARD :**

Attends, je n'ai pas fini.

Je voulais aussi rendre hommage à tous les écrivains québécois qui sont venus. Il y en a quelques-uns qui ne sont pas ici aujourd'hui, c'est probablement parce qu'ils ont autre chose à faire. On peut les nommer, si vous me permettez : Gilles Archambault, « Andrés Bello », Gérard Bessette, Jacques Brault, Nicole Brossard, Jacques Ferron — mes hommages en particulier —, Claude Jasmin, Andrée Maillet, André Major, Gilles Marcotte, Fernand Ouellette, Suzanne Paradis, Jean-Guy Pilon, celui qui vient ensuite dans l'ordre alphabétique, on n'en parlera pas c'est moi ; Fernande St-Martin et Pierre Turgeon. Alors, si je vous nomme, c'est pour vous rendre hommage, n'est-ce pas.

Maintenant, j'ai apporté ceci. J'imagine que si tout le monde avait apporté ses romans, il y en aurait jusqu'au plafond. Ce n'est pas pour ça que je l'ai apporté. Je l'ai apporté pour faire une petite illustration de la littérature québécoise à nos amis des autres pays des Amériques du Sud — d'après moi tout de suite en bas de la province d'Ontario, ce sont des sudistes. New York pour moi ce sont des gens du Sud.

Voici, ceci n'est pas pour me vanter, mais ceci est un prix littéraire pour 1970.

Ce volume a gagné un prix. Nous avons deux prix littéraires. Celui de l'automne vous apporte \$1,000 déductibles des droits d'auteur. Celui du printemps décerné par l'*Actuelle* sous la direction de Jean-Guy Pilon vous accorde le même montant plus vos droits d'auteur. Mais je ne l'ai pas apporté pour une simple démonstration.

Je pourrais dire verset untel, mais enfin voici je voudrais vous faire une toute petite citation et j'ai fini pour le moment...

**JACQUES FERRON :**

Est-ce que c'est une traduction ? Vous allez nous le traduire ?

**JEAN-JULES RICHARD :**

Non, non, je vous le lirai comme je pourrai.

Voici ça décrit le port de Montréal, les activités aussi bien syndicales que les activités de ceux qui profitent des syndicats, etc., tout ce que vous voudrez. Voici ce que l'un de mes personnages dit à un certain moment :

« Les Nègres sont les prochains maîtres du monde. »

**ÉDOUARD GLISSANT :**

Je voudrais une traduction.

**JEAN-JULES RICHARD :**

Demandez à Ferron.

Si j'emploie le mot « nègre » c'est parce que moi je connais des gens de couleur depuis que je suis tout petit. J'ai toujours cru que les Nègres n'étaient pas noirs. Voilà. Et je peux vous dire pourquoi, parce que je connais aussi des peintres, et tous les peintres que je connais m'ont dit que le noir n'était pas une couleur.

(Ce que je n'ai pas dit)

## 2ème point\*

Il y a aussi les Nègres blancs et le blanc non plus n'est pas une couleur. Mais si vous avez vu un ouvrier de l'amiante à l'usine, vous vous demanderez si le terme n'est pas juste. Le capital de l'industrie de l'amiante est britannique et américain. Bien entendu, les gens des cadres ne sont pas nés sur place et c'est un contremaître américain qui appelait les mineurs des Nègres blancs. Le roman de l'amiante a paru en 1956. Une dizaine d'années plus tard on nous a présenté un volume intitulé : les Nègres blancs d'Amérique. L'auteur du roman de l'amiante avait cru inventer l'expression. Il ne se formalise pas si on la lui emprunte. Il préfère influencer quelques lecteurs plutôt que d'être lu à la hâte par plusieurs. Les Nègres blancs du premier roman n'appartiennent qu'à une région. à toute la province.

L'auteur du deuxième roman a élargi le sens de l'expression

\* Les 2e et 3e points n'ont pas été lus au Colloque (N.D.L.R.).

La question est celle-ci :

La pensée a-t-elle une trajectoire et se transmet-elle d'un individu à l'autre à leur insu ?

Deuxième exemple : Vers 1950, la revue de l'Académie canadienne-française publie deux textes en regard. L'un d'un auteur québécois, l'autre d'un auteur sud-américain. L'article de la revue va jusqu'à suggérer le plagiat, ce qui me paraît impossible.

Donc je reviens à la question : La pensée serait-elle en orbite et puiserait-elle et émettrait-elle, un peu comme le telstar que l'on connaît maintenant ?

(Là, j'ajoute des fioritures)

(Ce que je n'ai pas dit non plus)

3ème point

Combien y a-t-il de sortes de romanciers ? Autant que d'auteurs, j'imagine. Mais je suis porté à les situer en catégories : L'intellectuel, l'international, l'universel.

A mon sens, l'intellectuel vit dans le passé. Il relève de la tradition, peut nous citer la bible, oeuvre que j'appelle l'encyclopédie des crimes, il connaît les philosophes grecs et latins, ensuite les français qui ont copié les deux premiers pour en arriver au philosophe allemand qui lui vit sur la brèche entre le passé et l'immédiat.  
passé et l'immédiat.

L'immédiat relève de l'esprit international. L'écrivain international serait donc coincé entre le passé et l'avenir sans faire partie ni de l'un ni de l'autre à son grand désespoir. L'écrivain universel, lui, est d'abord visionnaire. Il n'est pas lié au passé sachant que les grands destructeurs ont été poussés à la tuerie et au génocide par des philosophes. L'écrivain universel a dépassé l'histoire, il n'en est pas à l'avenir mais bien au futur. Pas au futurisme, au futur. Il cherche à faire une poussée dans le prisme selon la physique afin de désintégrer les passions morbides et d'atteindre un état qui est censé exister quelque part dans l'espace. Je veux dire le bonheur.

Où est-il, messieurs-dames, le bonheur ?

**ÉDOUARD GLISSANT :**

Je dois dire que je n'ai pas très bien saisi, parce que je n'ai pas la clé des rapports internes. Je pense que la présence d'écrivains exogènes au Québec peut être l'occasion d'une sorte de catharsis, qui permet, comme on le disait à l'instant avec Sarduy, aux écrivains du Québec de régler tragiquement ou théâtralement entre eux leurs comptes. Je ne suis pas contre. C'est un spectacle auquel je suis même prêt à participer.

On peut faire un « happening », je suis d'accord. Ça serait une belle manière de finir ce colloque. Mais, je n'y participerai que physiquement. Je n'y participerai pas idéologiquement. Autrement dit, je suis prêt à me battre, allons-y, mais je ne suis pas prêt à discuter des affaires des écrivains du Québec. En ce qui concerne les Nègres, eh bien, je ne sais pas, je n'ai pas l'impression qu'ils seront les prochains maîtres de la terre. Les Nègres ont trop souffert d'injustice pour vouloir la faire souffrir à d'autres.

**JESUS LOPEZ PACHECO :**

On a beaucoup parlé ici d'un des plus grands problèmes qui se posent aux romanciers américains : le problème du langage. Je sens ce problème non seulement en tant que romancier ou poète, mais plus particulièrement, dans le cas de ce colloque, comme un étranger qui ne peut pas s'exprimer comme il le voudrait en français. Mon français s'est d'au-

tant plus appauvri que je vis au Canada dans une province de langue anglaise, l'Ontario.

Je vous prie donc de considérer ma communication, qui, je l'espère, aura quelque utilité pour nos débats, comme un amoureux combat difficile, mais amoureux entre la langue française et moi. Je m'excuse de vous obliger à assister à ce combat.

Je me suis beaucoup demandé quelle serait ma meilleure contribution à cette rencontre. Cela m'est d'autant plus difficile que né en Espagne, je ne suis pas Américain, et que je connais très peu le roman québécois. Quand même je me suis sensibilisé à la problématique québécoise à travers la lecture de la poésie québécoise et d'un certain nombre d'essais sur sa société et sa culture. C'est en partant de cette connaissance que je suis arrivé à la conclusion qu'il pourrait être intéressant d'exposer quelques-unes de mes idées sur le roman en général.

Je dois d'abord commencer en faisant des considérations encore plus générales. Lorsque la littérature latino-américaine a vraiment marqué la littérature espagnole, c'est qu'elle-même avait été, avait reçu une influence des littératures étrangères. A la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle prédominait en Espagne le courant dit « moderniste », originaire d'Amérique latine, mais lui-même fortement nourri par la littérature française. Aujourd'hui le roman latino-américain, qui a commencé à marquer le roman espagnol, a lui-même subi diverses influences de quelques littératures étrangères. Je pense à Kafka, Proust, Thomas Mann, Joyce, Robbe-Grillet, Michel Butor, Faulkner, Dos Passos, Henry James, etc. Mais je crois qu'on peut dire que l'influence considérable, la plus considérable, provient surtout de la littérature anglo-américaine. Et je veux rendre hommage ici au roman anglo-américain qui a eu aussi une importance si grande sur l'évolution du roman espagnol d'après-guerre.

En 1939, l'Espagne fut isolée du monde par un « telon de incienso » (expression espagnole que l'on pourrait traduire par un « rideau d'encens », à cause de l'alliance très

forte du clergé et de l'Etat espagnol), et coupée de sa propre tradition culturelle par la catastrophe de la guerre civile et la victoire de Franco.

C'est ainsi que les écrivains de ma génération se sont mis à la recherche des quelques rares ouvrages de Faulkner, Dos Passos, Steinbeck, qui avaient échappé à la destruction, et que l'on pouvait parfois trouver dans l'arrière-boutique d'un libraire avec une émotion d'autant plus vive que cette recherche même devait se faire clandestinement, puisque la plupart de ces livres étaient interdits par le nouveau régime.

Il ne serait pas exagéré de dire qu'à cette époque, environ 60% ou 70% des oeuvres importantes de la littérature mondiale, et bien entendu de la littérature espagnole, étaient interdites. Aujourd'hui, pour être moins dramatique, la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

Non seulement on interdisait les plus grands auteurs, mais les maisons d'édition elles-mêmes collaboraient plus ou moins avec le régime répressif, en ne nous proposant que des ouvrages mineurs, qui avaient très peu d'intérêt littéraire. On pourrait mentionner par exemple Vicky Baum, Ann Rim, Margaret Mitchell, Somerset Maugham.

Bref, après cet hommage au roman anglo-américain et cette rapide évocation du climat intellectuel des années d'apprentissage de ma génération, lesquels étaient nécessaires pour mieux comprendre ce que je vais vous dire, je retourne à mon propos essentiel.

Je suis très conscient de la nécessité des échanges entre les diverses cultures, mais bien entendu tous les rapports entre cultures n'ont pas la même signification. On a plusieurs fois parlé ici de rapports linguistiques et culturels entre la France et les pays francophones. Edouard Glissant a très bien expliqué la nature des rapports entre la Martinique et la France. On a proposé également diverses interprétations concernant les relations très particulières entre le Québec et la France. On a fait des comparaisons semblables entre le monde latino-

américain et l'Espagne, le Brésil et le Portugal, les Etats-Unis et l'Angleterre. Il s'agit, comme vous le voyez, de rapports entre les différentes cultures américaines et leurs anciennes métropoles. Cela me semble très important. Comme on l'a dit, l'Europe a perdu le contrôle du monde, mais cela elle ne veut pas le reconnaître. C'est évident que les cultures américaines doivent réaffirmer leur identité à travers une lutte constante et un travail patient de différenciation en assumant avec audace leur propre langage, leur nature ; en assumant leur problématique réelle et leurs espoirs.

Mais on n'a rien dit ou bien peu sur un rapport qui me semble être aussi important, sinon plus. Je me réfère au rapport entre l'Amérique anglo-saxonne et les autres Amériques. Rapport crucial et trop évident. Les Etats-Unis ont le contrôle du monde, pas de tout le monde, mais d'une grande partie. Une grande partie du contrôle que jadis exerçait l'Europe est passé aux Etats-Unis, et on peut déjà dire qu'après l'Europe les Etats-Unis ont commencé eux-mêmes à perdre ce contrôle sans qu'ils veuillent le reconnaître. Il y a une énorme différence dans le cas des vieilles métropoles des Amériques. La résistance à cette reconnaissance se manifeste en général à travers la culture et d'autres plus ou moins petits rapports. Dans le cas de l'Espagne, la seule mention du vieil impérialisme est devenu plutôt dérisoire, même pour les Espagnols les plus conscients. Du Portugal, nous avons vu d'après l'intervention de Mello Mourao, qu'il vaut mieux ne pas en parler. Il n'est pas nécessaire de vous dire combien sont présents à tous les niveaux les Etats-Unis dans les autres Amériques. C'est pour ça que je me demande pourquoi on a parlé de la nécessité de trouver les lieux communs entre les cultures et les romans américains. Je me demande peut-être s'il ne faudrait pas tenir surtout compte de ce fait. Est légitime la recherche d'une certaine unité. Mais je crois que de la même façon que face à l'Europe, les Amériques non anglo-saxonnes doivent affirmer leur identité face à leur puissante soeur, à travers une lutte pour la différenciation progressive, avec l'audace de leur propre langage, leur propre problématique et leur propre espoir. Peut-

être seulement ainsi l'unité ne deviendra pas une formalité soumise.

Je veux ajouter néanmoins que je ne pose pas la question d'une manière particulière et polémique, je la pose simplement parce que dans une analyse objective de notre problématique, je crois remarquer que cet aspect n'a été qu'à peine effleuré. Un aspect de cette question c'est qu'à travers surtout la vaste et puissante culture anglo-saxonne se diffusent, dans les autres Amériques, des tendances critiques et théoriques de la littérature qui ont une grande influence, non seulement au niveau théorique et critique, mais aussi au niveau de la création. Cette influence a eu évidemment un effet aussi positif puisqu'une telle tendance représente en général les plus modernes idées sur la littérature tant anglo-saxonne que française, italienne. Je parle ici par exemple du formalisme russe, du structuralisme, etc.

Mais il y a aussi un effet négatif dans la mesure où une telle diffusion s'accompagne souvent d'une fonctionnalisation des nouvelles idées. Cette fonctionnalisation nous la voyons presque chaque jour dans l'effort d'éterniser abusivement et exclusivement — avec exclusivité je veux dire — la littérature. A la vieille théorie de l'ensemble se substitue la théorie de la technique pour la technique. Le plaisir esthétique se transforme ainsi en simple plaisir mécanique. L'oeuvre littéraire tend à devenir un jeu de mots, de structures ; et la critique, une manière de jouer avec le jeu de mots de ces structures. Tout cela aboutit souvent à stériliser ou neutraliser la littérature en contradiction avec la fonction critique de l'écrivain, et d'une manière spécialement dramatique dans les pays qui souffrent d'une situation coloniale ou dictatoriale. Certainement, le problème du langage, par exemple, est fondamental pour le roman ou pour les romanciers naturellement. Edouard Glissant nous a présenté un cas très clair où les problèmes du langage sont posés à partir d'une problématique réelle. Mais, quand les problèmes du langage sont posés d'une manière abstraite, je me demande si cette révolution du langage, comme on l'appelle souvent, ne procéderait pas d'une source d'inquiétude quant à la possibilité

d'une autre sorte de révolution. Pour résumer, je crois que parmi les diverses tendances critiques et leurs déformation, il y en a beaucoup qui ont contribué à créer un océan d'ambiguïté sémantique. Les découvrir et les signaler me paraît une des tâches les plus urgentes.

On sait qu'au dix-neuvième siècle une école philosophique s'appuyant sur des découvertes et théories scientifiques, dont quelques-unes sont bien dépassées aujourd'hui, s'imposa durant des années, des décades dans la pensée occidentale. Je songe au positivisme dont le naturalisme fut l'expression littéraire. Depuis longtemps déjà la critique a signalé les limites du naturalisme, et l'a rendu responsable de ce que nous pourrions appeler la dictature du positivisme.

Je pense que quelque chose de semblable est en train d'arriver avec le structuralisme. Il serait absurde de nier son importance scientifique. Ce n'est donc pas le structuralisme en bloc que je rejette, mais plus exactement la dictature de la structure.

## - DÉBATS -

*JACQUES FERRON :*

Maintenant, pour commencer, je dois dire vis-à-vis de l'emploi du mot indien par monsieur Depestre, que les Indiens vivent en Asie, n'est-ce pas, et que c'est une souveraine aliénation que de les appeler Indiens. Nous les appelions par leur nom de nation, Montagnais, Abénakis. Indiens, il ne faut pas dire ça. On a inventé un mot assez bizarre : Amérindiens... mais enfin c'est mieux qu'Indiens... Et ça, il faut se le mettre dans la tête, le mot « indien » représente une dépossession, parce que les Indiens vivent aux Indes.

Maintenant, j'ai eu l'honneur d'avoir un ami argentin, que j'ai fréquenté longtemps. Il m'a parlé des Espagnols comme des têtes carrées, c'est le même terme que nous employons pour les Anglais. Evidemment, les Espagnols n'osent pas trop aller en Amérique du Sud, parce qu'ils y sont considérés comme des sous-doués. Peut-être d'une manière ou d'une autre viennent-ils de cette façon à London... Maintenant, quant à l'influence culturelle des Etats-Unis, on cherche à mettre les peuples en condition et si on bute sur la langue — si on a étudié la grammaire de Port-Royal qui voulait qu'à chaque mot corresponde une définition exacte —, c'est que l'on n'a pas pu la mettre en ordinatrice. Hier j'ai été très gentil pour les Etats-Unis. Mais, le monsieur espagnol me met en rogne à nouveau contre ce pays que je considère immodeste. Il y a aussi la question des foyers d'humanisme,

tels que Cuba. Cuba est un foyer d'humanisme — pour commencer, la « négritude », ça a eu un moment historique où ça pouvait aller, mais ça devient une plaisanterie. La question raciale est réglée depuis 1948. Et il faut se rappeler que, lorsqu'en Egypte naissaient des « rouquins », des gens de type nordique, ou roux, ayant des caractères physiques, à mon avis aussi forts que ceux qu'on appelle naïvement les noirs, alors qu'on dise nègre ou qu'on les nomme par leurs noms, qu'on dise « Martiniquais », c'est une question réglée et il ne faut pas trop s'attarder sur cette question. Il se fait un combat archaïque qui n'a pas de sens, qui est perdu nécessairement car l'homme partout dans le monde est l'Homme.

Je veux bien qu'on insiste sur l'influence de l'Afrique, l'influence de l'Europe en Amérique, mais il ne faut pas quand même oublier l'Asie. Les Amérindiens étaient des Asiatiques et il ne faut pas en disposer trop rapidement.

Il me semble que la bible amérindienne, Lévy-Strauss en parle comme d'une bible autrement plus riche que la bible hébraïque. Alors, c'est pour ça que je parlais de la nécessité de faire une grande bible qui comprenne toute la sagesse des nations.

Je pense que je parle un peu trop longtemps.

Pour en revenir à Cuba. Cuba a été un foyer d'humanisme, peut-être pour les alentours, mais pour le Québec, non. Nous sommes ridicules aux yeux de Cuba. Bolivar ça nous paraît très loin. Et dès 1967, je savais que Cuba était intéressé surtout à garder ses relations diplomatiques avec Ottawa et se fichait de nous. Cuba obéit à la baguette à Ottawa quand on lui demande de mettre en prison des felquistes.

C'est un peu comme la Chine, qui peut sembler un foyer d'humanisme, mais qui au Bengale ne l'est pas. Il faut un petit peu diminuer les choses. J'achève. Notre force, ici, de la littérature québécoise, naît à partir du moment où on s'impose dans son propre pays, à partir de ce moment, et ce n'est pas en se rattachant à je ne sais quel « amerlot »,

« amerlot » c'est un très vieux mot d'argot français, mais on dit : « Amerlock » à présent, et ça a un sens péjoratif.

Non, ce n'est pas à cause, comme le dit monsieur de l'Espagne, que nous sommes nés, mais parce que nous avons publié ici, et que nous nous sommes fait accepter dans notre pays, démontrant que nous sommes une collectivité vivante, qu'enfin nous pourrions au moins nous définir avant d'être victimes de l'ethnocide, qui est plus à craindre que le génocide.

*ANDRÉE MAILLET :*

J'aimerais répondre dans l'ordre à ceux qui ont parlé.

A Michel Beaulieu, je voudrais lui dire qu'il est tout à fait libre de bavarder comme il l'entend sur la question de la langue, mais je voudrais dire à nos amis invités que la très grande majorité des écrivains qui produisent au Québec écrivent en français et ont l'intention de créer et d'écrire dans la langue de nos pères, qui étaient de fiers habitants, qui sont venus ici pour être libres et se libérer de l'Europe, et qui ne nous ont jamais colonisés. Le français n'a jamais été une langue colonisatrice, c'est une langue qui nous a empêchés de devenir Américains et nous a donc empêchés d'être colonisés par eux. L'Etat du Québec québécois n'existe pas, géographiquement, si on veut, il n'existe pas politiquement, si on veut, mais il est à l'intérieur de l'oeuvre de chaque écrivain québécois. Deuxièmement, je m'oppose fortement comme la majorité des écrivains québécois, à cette notion factice, décadente, d'Américains parlant français. Et j'insiste que nous sommes dans l'Amérique française ici. Villon, Rabelais, Molière sont venus après. Maintenant, je voudrais parler à monsieur Depestre, et lui dire que la majorité des écrivains créateurs québécois qui écrivent en français sont de votre avis, et estiment que le débat du nouveau roman, machine philosophique, n'a aucune espèce d'importance. Ce qui importe, comme vous l'avez tellement bien exprimé, c'est de donner à un peuple des oeuvres qui représentent sa réalité et ses rêves, Et c'est une très grande responsabilité, dont nous sommes conscients. Nous sentons très humblement cette tâche, parce qu'en plus il s'agit de la faire vite cette oeuvre, qui est à la fois très per-

sonnelle et collective, et de laquelle dépend peut-être, en grande partie, notre existence en tant qu'Américain français, Français d'Amérique, d'une civilisation très spécifique. Monsieur Depestre, je vous ai répondu très inadéquatement, je suis extrêmement sensible aux structures de solidarité et de fraternité qui se développent à Cuba, et dont vous avez parlé. Et là, je dois répondre au docteur Ferron. Je tiens de la famille même d'un révolutionnaire, que vous avez eu à Cuba la grande générosité d'accueillir, je tiens les renseignements suivants : c'est qu'ils ne sont pas du tout en prison, et ils ne sont pas malheureux. Maintenant, j'arrive à Jean-Jules Richard, parce que c'est le troisième qui a parlé. Il dit qu'il ne parle pas français ordinairement, et puis il dit qu'il n'écrit pas en français ordinairement. J'en appelle à son oeuvre. C'est exactement le contraire qu'il démontre dans ses livres. Ça fait vingt-deux ans que je le connais, nous n'avons jamais communiqué autrement qu'en français.

Je dois dire aussi que j'ai l'impression qu'on lui a donné la parole pour permettre à des écrivains québécois de parler de lui. Parce qu'il n'est pas capable de dire qui il est. C'est le seul écrivain prolétarien du Québec.

C'est notre Zola en quelque sorte. C'est un écrivain dont mes enfants et leur génération, les plus conscients parmi leur génération, sont extrêmement fiers et qu'ils respectent énormément.

Il a décrit une des plus grandes grèves qui a déchiré le Québec dans son histoire : la grève de l'amiante. Il a décrit la situation des débardeurs, et il est le premier à avoir décrit la situation assez ambiguë et horrible de certains Canadiens français lors de la dernière guerre. C'est un romancier qui est également capable d'écrire des pages très subtiles et très tendres, et dans ce qu'on appelle un beau style. Et j'ajoute que c'est un grand écrivain, je le respecte infiniment. Il n'est peut-être pas fait pour parler, par exemple.

#### *UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

J'aimerais poser une question à monsieur Michel Beau-lieu si c'est possible.

Vous avez dit tantôt, enfin je ne sais pas si ce sont les

paroles exactes, que par le biais du roman québécois, les écrivains font le Québec ou qu'enfin par l'oeuvre, les oeuvres de ces écrivains, le Québec se fait. Est-ce que c'est bien ça que vous vouliez dire tout à l'heure ?

*MICHEL BEAULIEU :*

Je ne me souviens pas d'avoir dit exactement ça, mais je pense que ça correspondrait assez précisément à ce que, au moins, je veux dire.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Ça c'était comme point de départ. Ensuite, je pense qu'il y a différentes familles littéraires au Québec...

*MICHEL BEAULIEU :*

Je ne nie pas ça du tout. Je ne nie pas qu'il y ait plusieurs familles littéraires, pas le moins.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Par exemple il y a Victor Lévy-Beaulieu qui par ses romans, par ses critiques, par exemple peut être considéré comme un écrivain québécois, et qui essaie de construire à sa façon — je ne dis pas ce c'est une bonne façon, mais c'est une façon tout de même — de faire le Québec, de donner une certaine image du Québec. Maintenant, ma réaction vis-à-vis de certains critiques ou romanciers, c'est s'ils n'essaient pas de tuer finalement tout ce qu'il y a chez ces gens-là, d'après moi, qui est peut-être positif.

*MICHEL BEAULIEU :*

Vous savez, c'est possible. Vous savez comment la critique fonctionne toujours partout. Probablement autant moi que les autres, je pense que de toute façon un pays se fait par sa propre diversité. Je pense entre autres que c'est un faux problème de parler de langue québécoise et de langue française, ce que madame a appelé « bavardage » — libre à elle d'utiliser le mot, elle ne dit en d'autres mots qu'un certain nombre de choses que j'ai dites, d'autres que je n'ai pas dites, enfin...

L'oeuvre de Victor Lévy-Beaulieu à laquelle vous faites allusion, est une oeuvre qui, à moi, me semble importante, de

la même façon que l'oeuvre du docteur Ferron est très importante ; c'est par l'ensemble des oeuvres des écrivains que se créera une littérature, que se crée en ce moment une littérature, et les points de départ ne sont pas nécessairement les mêmes. Ce que je ne veux plus lire ce sont des oeuvres qui finalement plutôt que d'être nourries de leur propre pays, de leur propre sève, de leur propre tradition, de leur propre expérience... Et ce n'est pas une question de langue ou de langage, c'est une question d'état géographique, d'état humain dans lequel nous vivons... Ces oeuvres-là témoignent chacune à leur façon de réalités collectives, et une collectivité n'est somme toute faite que d'individus.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Ma question était à propos de cette collectivité — au fait il n'y a rien d'homogène là-dedans ?

*MICHEL BEAULIEU :*

Non, c'est bien entendu.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

De par ce fait elle est hétérogène. Est-ce que finalement il n'y aura pas destruction ? D'après moi, c'est le chant du cygne du Québec. On chante le Québec d'une façon assez bien, assez bonne, et ensuite il n'y a plus rien. C'est peut-être, je ne sais pas, l'assimilation ou autre chose qui va arriver, je suis finalement très pessimiste.

*JACQUES FERRON :*

C'est une question de politique, ça.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Pas seulement de politique.

*MICHEL BEAULIEU :*

Je me définis toujours à la fois comme un pessimiste et un optimiste. Au point de vue moral, optimiste à la façon de La Rochefoucauld, et un pessimiste face à l'avenir de l'homme, quand on voit ce qui se passe sur la terre. D'autre part je pense que ce bouillonnement de la littérature québécoise, en ce moment, témoigne finalement au contraire d'une volon-

te de survivance qui résiste à toute tentative d'assimilation. Est-ce que cette tentative-là vaincra l'assimilation ? Ça, c'est une autre question, je n'en ai pas la moindre idée. Disons que j'aime autant ne pas le savoir. J'aime autant espérer que ça sera notre victoire, plutôt que celle des gens qui se trouvent trente milles au sud et cinquante milles à l'ouest.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Maintenant, est-ce que vous croyez que Rabelais, Montaigne etc., nous appartiennent ?

*MICHEL BEAULIEU :*

Disons que je pense nous leur appartenons beaucoup plus qu'ils ne nous appartiennent.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Moi, je pense que ce soit Montaigne ou Shakespeare ou un autre, ils nous appartiennent de la même façon finalement. Ce n'est pas utile de dire que tel bonhomme était français, ou tel autre anglais, ou tel autre espagnol, ou tel autre allemand. C'est-à-dire qu'ils font partie de l'histoire.

*MICHEL BEAULIEU :*

C'est-à-dire que nous descendons du petit peuple français. Il est très difficile de nous rattacher aux grandes traditions aristocratiques de la France, c'est bien entendu. Maintenant, Rabelais se rattache à la tradition orale autant qu'à la tradition écrite. Je ne sais pas si vous avez lu ce livre que je n'ai pas encore lu, de Antonine Maillet, sa thèse qui s'appelle *LES TRADITIONS POPULAIRES EN ACADIE*.

Je pense (mais encore là je le dis de seconde main ou de seconde oreille) qu'elle tente de rattacher précisément les traditions populaires acadiennes à des traditions populaires françaises. Il existe de toute évidence des liens entre énormément de traditions, je pense par exemple à des liens musicaux. Vous savez, ce que l'on pourrait appeler nos musiques fondamentales (les complaintes par exemple ou les giges, les rigodons, ce sont des musiques irlandaises et écossaises. Or, on retrouve par exemple en Louisiane, où j'ai fait deux séjours depuis un an, une musique qui elle se rattache à la fois à

la musique irlandaise et à la musique populaire des populations françaises, et qui se rattache aussi parfois dans la construction même de ses genres aux « blues » noirs américains, et non seulement ça, vous avez à l'intérieur de la Louisiane des Noirs qui parlent français. Un bonhomme comme Christophe Chénier, par exemple, qui chante une forme de chansons hybrides, qu'on appelle « zideco », qui vient d'une prononciation un peu américanisée de « haricot ». Ça fait « les haricots » ou « zideco ». Finalement, c'est une déformation d'un mot, et cette musique-là se trouve à mi-chemin entre la musique traditionnelle « cageant » et le « blues ». Chénier habite d'ailleurs au Texas, mais joue de l'accordéon, qui est un instrument propre au « cageant », lequel accordéon vient d'Allemagne, et je précise qu'il s'agit du « concertina » d'ailleurs. Il y a finalement des inter-influences à travers toutes les populations du monde. Ces liens-là sont soit plus ou moins évidents, d'accord, mais, en fait, ce que je vois du Québec, c'est que par exemple nous ne nous servons à peu près jamais des grandes traditions des peuples fondateurs, qui n'ont pas été les Français ou les Anglais, mais les Montagnais, les Algonquins, ou les grandes races d'Amérindiens, puisqu'il ne faut pas les appeler par leur nom.

#### *SEVERO SARDUY :*

Moi, je n'ai que deux phrases pour marquer mon décalage. Je crois excessif par rapport à tout ce qu'on dit — peut-être qu'hier soir j'ai tout de même abusé de la « Sangria » en sortant de la conférence —, et me paraît une chose à mon avis extrêmement importante que tout ce qu'on présente ici semble suranné, vieillot, absolument dépassé, autrement dit « old fashioned », par exemple les problèmes de racisme. Les problèmes de racisme me paraissent au contraire la chose la plus urgente et la plus nécessairement agressive, capitale, que nous devons régler. Je viens de passer dix jours à New York, et j'ai vraiment l'impression que la question n'est pas du tout réglée. Alors, par contre, ce que l'on présente ici comme un danger immédiat, comme un péril, quelque chose qu'il faut régler, contre quoi il faut réagir, à savoir le structuralisme français : cette question me paraît frivole et dénuée de tout

intérêt. Dans la conscience de la petite bourgeoisie, le structuralisme français et le formalisme russe remplacent absolument la phobie qu'il y a deux ans occupait Mao-Tsé-Toung... La population abrutie par la télévision et probablement par tous les mass media... Il y a deux ans tout ce qui se passait en Chine était mystérieux. Aujourd'hui, alors qu'on sait ce qui se passe en Chine, qu'on sait comment se déroule la vie chinoise, c'est le structuralisme français qui est l'ennemi : c'est Saussure au Vietnam.

*JOHN ASHBERRY :*

D'abord, je fais mes excuses d'office pour mon français, qui est hélas, un français d'américain, qui n'est ni la langue de mes parents, ni même de mes grands-parents. En ce qui concerne l'intervention de monsieur Beaulieu, j'ai remarqué chez certains poètes québécois, comme chez certains poètes américains, actuellement une sorte de volonté de faire éclater la langue qui serait peut-être une mutation de l'impulsion originelle de quitter le vieux continent. Je crois que c'est « Inner » qui remarquait pour la première fois que les Français ont l'habitude de dire aux étrangers :

« Cela ne se dit pas en français. »

J'ai eu l'impression en lisant quelques-uns des poèmes de monsieur Beaulieu et d'autres jeunes écrivains québécois, madame Brossard, par exemple, que vous êtes en train de dire en français précisément les choses qui ne se disent pas en français. En cela vous rejoignez certains poètes états-uniens qui essaient depuis — et ici je parle de la tradition tenant de la poésie anglaise, de cette grammaire syntaxique du fond poétique — de détruire une fois pour toutes l'idée d'un schéma pré-existant pour n'importe quel poème. Je suis persuadé que si la poésie américaine va dans ce sens, qu'elle ne restera pas, qu'elle ne sera pas condamnée à devenir un art mineur comme cela s'est passé en Angleterre depuis le départ de Orter en 1937.

Elle doit se transformer, et ceci, au niveau du langage, par la poésie, et la poésie en soi pas ailleurs.

La poésie française, à quelques exceptions près, reste

étroitement liée au surréalisme, c'est-à-dire à la dernière grande tradition et non pas à la prochaine.

La poésie surréaliste, dite automatique, était quand même une poésie classique, une expérimentation sur le plan syntaxique et linguistique. Il y a d'autres expériences à faire par exemple sur les conceptions de Breton et Eluard qui sont d'ailleurs censées illustrer certains cas de maladies mentales. Il me semble en tout cas en ce qui concerne certaines interventions de monsieur Beaulieu que c'est justement en tournant le dos à la tradition française, et peut-être même au charme puissant des traditions québécoises, que la poésie va pouvoir se renouveler et que la poésie française, tout comme la poésie anglaise, de nos jours, se fait de plus en plus en Amérique.

#### *ANDRÉ BELLEAU :*

Ce que je veux dire fait suite à la communication de M. Pacheco et aux propos de M. Sarduy.

Lorsque M. Pacheco évoque le positivisme du dix-neuvième siècle au sujet de la pensée relationnelle structuraliste française actuelle, si je l'ai bien compris, il ne rejette pas en soi cet effort considérable, mais il le lie plutôt à l'impossibilité d'apporter des changements à la réalité. Il ne faut pas y voir — car je partage, moi, dans une certaine mesure, les inquiétudes de Pacheco — une manifestation d'obscurantisme pour la bonne raison d'une part que rien ne doit arrêter la réflexion critique, je trouve qu'une réflexion critique qui dérange doit être encouragée parce qu'elle est critique, la critique n'est jamais mauvaise; la science n'exceptera rien, c'est le jeu qu'il faut jouer, mais il faut comprendre d'autre part que pour nous, Américains, et c'est une chose que nous disons assez spontanément, cet intense effort de réflexion critique est fait dans un pays qui n'a pas fait la révolution et qui ne peut pas la faire. On a parfois l'impression, et c'est peut-être trop simpliste, que l'on est incapable de changer la réalité, donc on s'attaque au langage. On travaille sur les mots. On pourrait dire, et là je m'excuse, que dans une certaine mesure, le fondateur de « TEL QUEL », c'est De Gaulle.

*SEVERO SARDUY :*

Alors ! Là, vraiment !

*FERNANDE ST-MARTIN :*

C'est comme Saussure au Vietnam.

*ANDRÉ BELLEAU :*

Ma provocation a réussi, je suis très heureux !

Mais dans un continent où tout dans une certaine mesure semble encore possible, ça peut exprimer diverses conditions — monsieur Mourao en a parlé —, et il y a des endroits où il y a des choses très urgentes, des problèmes très cruciaux — monsieur Depestre a insisté avec raison là-dessus —, il est normal que nous croyions encore à la possibilité de changer la réalité et que notre rapport au langage et que nos conceptions des rapports entre le langage et la réalité soient différents.

Et c'est pourquoi ce qu'a souligné monsieur Pacheco, sous des dehors simples, m'apparaît extrêmement important.

*UNE VOIX :*

Je voudrais un peu en liaison avec ce que monsieur Belleau vient de dire, poser une question à monsieur Depestre.

Il a dit — et ça me paraît tout à fait juste — que dans la situation des Antilles, on ne peut pas concevoir la destruction du roman, parce que le roman doit servir à la révolution où c'est le cas :

C'est un cas général.

Si on pense à cela, on est amené à concevoir, à toucher un certain public, le public populaire, donc nous devons faire un roman qui a des formes simples.

Cependant au même moment, on sent bien, et je crois que là je rejoins un peu ce que Sarduy a dit hier et qui m'a beaucoup frappé, il disait que la forme la plus baroque, la plus libre, la plus imprévue est justement la révolution en vrac.

On est alors, à ce moment-là devant une contradiction, une contradiction pour ma part que je ressens très fortement entre d'une part le problème d'une langue simple pour toucher un certain public populaire, et d'autre part cette néces-

sité intime de faire une certaine révolution dans la forme.

Si je vous pose la question, c'est précisément que je n'ai pas de réponse et que j'aimerais beaucoup savoir ce que vous personnellement vous en pensez.

**RENÉ DEPESTRE :**

A propos de la querelle que monsieur Ferron veut faire à propos d'Indiens, n'est-ce pas, moi je ne suis pas contre, je crois qu'il faut démystifier les mots, il n'existe pas d'Indiens en Amérique, et cela peut nous mener loin, le mot Amérique lui-même vient de l'Amérigo Vespucci qui a eu le dangereux privilège de nommer ce continent alors qu'il ne l'a même pas découvert. C'est une injustice criante au début de notre histoire. Et nos noms, je m'appelle René Depestre, mais vraiment c'est une usurpation, peut-être que je m'appelle Congo, je ne sais pas.

Il y a Nicolas Guillen qui a fait un poème qui s'appelle *LE NOM* lors d'un symposium à Alger... Lors d'un symposium sur la formation culturelle de l'identité des noms en Amérique, je faisais remarquer ça, et pour faire la correspondance avec la réponse que je voudrais faire à monsieur Ferron, c'est que nous n'avons pas choisi nos noms. L'homme noir, qui était pris dans l'effroyable engrenage de la traite, devait commencer par renoncer à ses nom et prénom. S'il s'appelait Mamadou Congo, il devait oublier pour toujours son nom, baisser les yeux et prendre un petit nom d'emprunt que la fantaisie du colon lui accolait. Il devient un inconnu pour lui-même. Il cessait d'avoir des rapports humains avec sa propre personne et avec ses semblables. C'est la même chose qui s'est passée pour les Indiens d'Amérique. C'est vrai, je crois aussi pour toutes les réalités de l'Amérique. C'est pour ça que j'ai dit hier que notre roman peut être un roman d'identification. Nous devons nommer toutes les choses de ce continent.

En ce qui concerne Cuba, je crois que là aussi c'est injuste de la part de monsieur Ferron, n'est-ce pas, de dire que Cuba est indifférent au sort des Québécois. Il y a une confusion... Cuba n'exporte pas sa révolution. C'est un exemple pour tous ceux qui cherchent leur voie sur ce continent et partout ailleurs, mais Cuba fait partie d'une communauté

juridique internationale, a des relations diplomatiques et légitimes et normales avec le gouvernement d'Ottawa. C'est normal qu'il y ait des accords et qu'on les respecte. Comme à propos de la séquestration d'avions, Cuba a établi aussi un accord même avec le gouvernement des Etats-Unis et celui du Vénézuéla : ça ne veut pas dire que la révolution cubaine trahisse la cause de tous les opprimés et de tous ceux qui ont des contestations à faire sur ce continent et ailleurs.

Il y a deux plans qu'il faut respecter, parce qu'on est membre d'une communauté internationale, et où il y a une existence pacifique. Aussi il faut tenir compte de tous les facteurs du problème, si on parle d'un facteur extra-littéraire, il y a un problème politique. C'est d'ailleurs monsieur Ferron qui l'a posé. Je ne pense pas non plus qu'on puisse dire que Cuba obéit à la baguette à Ottawa. Cuba n'obéit à aucune sorte de baguette. S'il y a un pays qui est vraiment jaloux de sa souveraineté dans tous les domaines, c'est bien ce petit pays qui s'appelle Cuba. C'est un pays qui a choisi sa voie et qui défend sa souveraineté sur tous les plans. De même, je crois qu'on peut dire la même chose de la Chine. Je crois que la Chine non plus, de son côté, ne trahit pas les Québécois.

*JACQUES FERRON :*

J'ai parlé de la Chine vis-à-vis du Bengale.

*RENÉ DEPESTRE :*

C'est un problème politique extrêmement important, et je ne veux pas m'aventurer jusque-là. Madame Maillat, je vous remercie de ce que vous m'avez dit, mais je crois que je ne vous suivrai pas quand vous dites que le débat français du nouveau roman n'a aucune importance. Je crois que ça a une grande importance. J'en parlais l'autre jour. Ce sont des laboratoires de recherches, ce sont des choses que nous devons connaître, comme le structuralisme. Nous devons connaître tout ce qui se passe sur le plan de la culture mondiale. Mais aujourd'hui nous avons notre autonomie, nous pouvons faire l'inventaire de ce qui nous convient et de ce qui ne nous convient pas. Nous sommes en train de

trouver une personnalité pour la première fois dans l'histoire. Ça serait une erreur de fermer les yeux sur des recherches d'écrivains qui sont des hommes de talent, qui sans doute sont confrontés à une crise complexe dans le contexte européen. Ce que nous ne voulons pas, c'est que l'on exporte cette crise. Ce n'est pas possible. Nous avons nos propres crises à résoudre, nous n'allons pas non plus nous charger de la croix des autres, n'est-ce pas ? Je lis Robbe-Grillet avec beaucoup d'intérêt. Je pense qu'on peut apprendre beaucoup de choses et nous servir des outils inventés à d'autres fins, n'est-ce pas, comme nous utilisons la langue française à nos propres fins. Moi, je ne pense pas non plus qu'il existe des Français d'Amérique. Je suis plutôt d'accord avec monsieur Beaulieu. Il n'y a pas plus d'Africains d'Amérique, que d'Anglais d'Amérique. Les Américains ne sont pas des Anglais d'Amérique, tout comme vous n'êtes pas des Français d'Amérique, et que nous ne sommes pas des Africains, des Guinéens ou des Dahoméens des Antilles. Nous avons notre propre histoire, vous autres aussi.

Il s'est produit en Amérique un problème général commun aux trois Amériques, et à l'Amérique portugaise aussi : un problème de syncrétisme avec nos cultures, syncrétisme avec l'Europe, l'Afrique. Notre base culturelle, c'est une synthèse de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Nous sommes les produits de plusieurs civilisations et nous sommes en train de créer, de produire une nouvelle civilisation américaine avec un visage propre, des caractéristiques particulières. Ce serait de l'assimilation, je crois, de dire que l'on est Français d'Amérique.

En Haïti, les gens les plus académiques disent que nous sommes une province de l'Afrique française, le phare de la latinité en Amérique. C'était vraiment une farce de dire ça que nous sommes le phare de la latinité en Amérique. Il n'y a pas de latinité en Amérique, pour commencer. Je pourrais répondre la même chose à monsieur Ferron, que l'Amérique latine ça n'existe pas. C'est une utopie. Nous ne sommes pas des Latins, ni des Blancs, ni des Amérindiens — si vous le voulez — ni des Noirs, nous ne sommes pas plus des Latins.

Ensuite, en ce qui concerne monsieur Bauchau, je crois

qu'il a demandé si le roman doit servir à la révolution ? Je crois que, dans le cas d'Haïti, c'est extrêmement complexe. Dans les brèves minutes dont nous disposons, je n'ai pu aborder le problème de la langue qui est très particulier. Parce que normalement les Haïtiens devraient écrire en créole pour toucher le plus d'Haïtiens possible. Il y a eu une tentative par Rousseau Leroy, qui a fait du théâtre créole, ça n'a pas très bien marché. Le problème tragique à Haïti, c'est qu'il y a quatre-vingt-cinq pour cent (85%) d'analphabètes. Même si on écrit en créole, ça ne les touche pas. Le problème reste entier. Rousseau Leroy, les Haïtiens ne le lisent pas, même s'il s'adresse à des créoles, parce que nous faisons de la littérature en exil. Tous les écrivains haïtiens qui comptent, les poètes, les hommes de théâtre, tout le monde — il y a peut-être encore deux ou trois poètes qui sont complètement isolés, comme je le disais à notre ami —, on peut les compter sur les doigts d'une main ces écrivains-là. Le fait d'écrire est un scandale aux yeux des autorités d'Haïti, même le fait de savoir lire est un danger public. C'est un problème extrêmement compliqué : nous écrivons, c'est là notre drame. Les romans d'Alexis, de Roumain sont d'abord lus en France, et ils sont beaucoup plus lus en France qu'à Haïti, c'est une tragédie. Je sais que mon lecteur immédiat ce n'est pas un Haïtien, que ce sera sans doute un Français.

*MICHEL BEAULIEU :*

Ou un Québécois.

*RENÉ DEPESTRE :*

Si j'ai l'honneur d'être édité ici. Mais c'est un aspect très compliqué. En ce qui concerne d'autres pays d'Amérique latine, où il n'y a pas cette ambiguïté dans la langue, le problème est lié à l'alphabétisation des masses. Aujourd'hui, à Cuba, nous avons alphabétisé la population, tout le monde peut lire. Moi, je ne crois pas que l'on doive s'exprimer dans une forme très simple, je ne pense pas qu'il faille simplifier, je pense que le peuple est à même de comprendre n'importe quelle structure, si difficile qu'elle soit. A ce sujet, je me souviens d'une expérience qu'a faite Paul Eluard. Beaucoup de gens, de Français, qui étaient des populistes un peu extrémis-

tes, disaient qu'Eluard s'exprime dans un langage trop savant pour les ouvriers (c'était de l'ouvriérisme), que l'on ne pouvait pas comprendre Eluard. Il est allé dans une usine Renault, et il a lu ses poèmes, même de l'époque surréaliste, et tout le monde a compris. Il y a une sous-estimation de la capacité de compréhension du peuple. Le peuple est le premier poète et le premier surréaliste de l'histoire de la culture. Il y a des contes haïtiens qui sont d'une complexité très grande, et aussi à Cuba. Je crois qu'il y a quelques années, Liliane Ortel avait publié un recueil de contes : c'étaient des contes réalistes, inventés selon la structure qui appartient au peuple, d'une complexité inouïe. Moi, je ne suis pas partisan de la littérature simpliste. Je viens d'écrire un roman dans mon style encore traditionnel. Mais je ne veux pas m'arrêter là, je crois qu'il faut trouver des formes de narration complexes selon la réalité, il ne faut pas être fermé à la recherche, aux inventions. Sur ce point, je ne suis pas un obscurantiste du langage. Ce que je conteste, c'est de considérer tous ces débats sur le langage comme une fin, alors on débouche — et sur ça, je suis d'accord avec notre ami espagnol, n'est-ce pas — sur le fait que la structure exerce une espèce de dictature, on en parle partout, on structure tout comme disait une Française à qui je demandais : « Qu'est-ce que c'est que le structuralisme ? » Elle me dit : « Ne vous en préoccupez pas. On structure tout maintenant en France. » Alors, je crois que c'est un faux problème, n'est-ce pas, mais qu'il faut être ouvert à tous les courants de culture, les assimiler, les incorporer. Ce que l'on nous refusait dans le passé, c'était ce droit de tri, cet inventaire. Ce droit, il faut le conquérir par la révolution. A Cuba, en ce moment, les gens qui ont appris à lire et à écrire lisent tous les grands écrivains. Un écrivain comme Cortazar qui n'est pas facile est très lu à Cuba. Les gens ont compris ça. Lima et d'autres écrivains complexes sont lus. Carpentier qui n'est pas un écrivain facile non plus, pourtant est un des écrivains les plus populaires de Cuba. Il a un tirage extraordinaire de cent mille exemplaires dans son pays, ce qui est remarquable, et ses lecteurs sont des jeunes gens originaires du peuple. Je crois que c'est un faux problè-

me que ce problème du langage savant et du langage populaire. C'est un problème que la vie elle-même peut résoudre.

*FERNANDE ST-MARTIN :*

Voilà, c'est tout à fait en continuité avec cette toute dernière intervention. Monsieur Depestre nous avait dit justement qu'il nous parlerait du roman, de la révolution et de la révolution du roman. Je pense qu'il a posé tous les termes de nos débats qui oscillent continuellement entre ces deux pôles. Il me semble quand même remarquer que la plupart des contributions qui nous ont été faites très souvent et pour des raisons différentes, semblent revendiquer le droit de donner certains contenus à la littérature romanesque. Certains contenus plutôt que d'autres contenus. Je dois dire que je suis fort émue de toutes les nouvelles clartés et de toutes ces nouvelles informations que j'ai pu recevoir de nos amis des autres Amériques sur justement les très grandes difficultés que certaines sociétés peuvent connaître encore pour ce qui est de la liberté d'expression. Je comprend qu'à ce moment-là le problème se pose de façon aiguë pour ces écrivains qui sont pris dans un contexte social où le champ même de la symbolique, le champ même des thèmes, le champ de cette espèce de contenu romanesque est mis en question et veut être dirigé, donc de l'extérieur, hors du contrôle de l'écrivain. Mais, malgré tout, je pense que cela peut nous indiquer que certaines sociétés américaines, comme peut-être celle du Québec, ne vivent pas des problèmes tout à fait semblables, qu'il est certain que si nous ne devons pas nous coloniser, nous identifier aux colonisateurs, il est peut-être extrêmement dangereux pour nous d'épouser la cause, malgré tout, de certains individus — je parle dans notre travail personnel —, de nous identifier donc à des types de sociétés qui ne sont pas non plus les nôtres, qui ont des problèmes extrêmement différents.

C'est pourquoi j'ai l'impression que malgré tout, au Québec, que l'on revendique, et que l'on combatte pour avoir le droit de donner certains types de contenus, soit des contenus folkloriques, des contenus révolutionnaires, des contenus sociaux, le débat porte à faux ici, les écrivains ici sont en effet fort libres de donner tous les contenus qu'ils vou-

dront, jusqu'à atteindre un certain point tabou où il y aura certaines réactions de la part des autorités politiques ou économiques. Mais, d'une façon générale, la liberté est très grande ici pour l'écrivain de choisir le contenu qu'il désire. Je me demande pourquoi on discute à ce point de ce problème au Québec. Je pense que ça tient davantage peut-être à la grande gratuité du fait de création lui-même, à la difficulté pour l'écrivain de justifier son activité, de justifier le sens même de sa création ; mais, à ce moment-là, peut-être il voudrait être justifié dans son action à partir de ses bonnes intentions ou à partir de son désir de servir de belles causes. Je pense que d'une certaine façon, oui, il y a sans doute une possibilité d'agir sur le plan social encore au Québec, dans des termes fort différents des dites révolutions qui peuvent exister dans d'autres pays. Mais je pense quand même que l'ambiguïté qui est posée par les discussions, c'est le problème de la forme, qui demeure quand même un souci majeur, parce que l'écrivain justement qui essaie de justifier la base de son oeuvre, à partir de ses intentions d'expression, voudrait éliminer le fait que c'est la forme vraiment qu'il donne à ses contenus, quels qu'ils soient, au vingtième siècle, c'est la forme même qui va rendre l'objet qu'il produit un objet dynamique, qui va pouvoir de fait transformer la société par son existence même et par sa forme. Je pense qu'on a tort de poser des problèmes de réflexion sur le langage comme uniquement des problèmes de techniques pour la technique. Il me semble que le véritable problème qui existe, c'est justement de définir une possibilité de forme d'expression qui soit vraiment efficace sur le plan de la communication. C'est toujours le grand problème, et aujourd'hui je suis très heureuse de voir que l'on discute du problème du lecteur. En fait, c'est le noeud de toute la question. C'est le problème de trouver des formes de communication qui soient encore efficaces au vingtième siècle. La très grande scolarité, peut-être de certaines sociétés post-industrielles comme le Québec, fait qu'il a émergé des classes de lecteurs tout à fait nouvelles, très différentes, très diversifiées. Il y a certaines formes de littérature qui vont pouvoir les rejoindre. Ça pourrait être Eluard. Je ne sais pas si les ouvriers

québécois pourraient très bien le comprendre, mais il y a des niveaux de communication qui s'établissent à certains niveaux de la forme, c'est bien certain, et c'est une possibilité inhérente d'expression.

Le Québec, donc, société post-industrielle, ne peut nier sa réalité politique, économique et géographique, mais il demeure que le Québec est instauré et veut naître au vingtième siècle, presque à la toute fin du vingtième siècle, au moment où malgré tout elle doit se situer et se définir par les courants les plus actuels de la civilisation de la culture mondiale. Et c'est pour ça qu'à ce moment-là il y a des publics ici que l'on peut appeler « petite bourgeoisie » — on peut les appeler ainsi dès qu'ils ont dépassé un certain degré de scolarisation — et qui ont besoin d'un type d'expression d'eux-mêmes que la littérature québécoise devra aussi leur donner. Evidemment (on a pu remarquer qu'on parle d'écrivains créoles qui ont réussi à obtenir un tirage de cent mille exemplaires), évidemment le problème est tout à fait différent avec le « joual », qui n'est pas du tout lu par la classe prolétarienne, qu'il est censé exprimer, mais par la petite bourgeoisie très intellectualisée. C'est extrêmement différent.

J'attire l'attention sur le fait que nous pouvons identifier les problématiques de pays d'Amérique qui sont malgré tout situés dans des contextes extrêmement différents, et que pour le Québec demeure peut-être cette obligation de poursuivre une oeuvre à partir de tout son passé, poursuivre l'élaboration d'une expression romanesque qui soit encore efficace au niveau de cette société où nous vivons, dans le moment.

*M. PINARD :*

Je ne suis pas un homme de littérature, je suis sociologue. C'est la première fois que j'assiste à un colloque d'écrivains, et je dois dire que ça ressemble à un colloque de sociologues.

Je vais passer quelques remarques, qui serviront peut-être à situer les gens qui ne sont pas du Québec, pour expliquer peut-être certaines tensions.

Nous sommes dans la salle du « Prince of Wales » à l'hôtel Windsor, ce qui déjà en dit assez long sur la situation politique. Je trouve que certaines questions auraient dû être

soulevées, entre autres par exemple, la question du : « qu'est-ce que c'est que la littérature qu'on lit aujourd'hui ? »

J'ai habité le Brésil durant cinq ans. C'est là que j'ai appris mon histoire. Je voudrais souligner la parenté qu'il y a entre la société latino-américaine et le Québec. C'est là, pour la première fois, que j'ai « brailé » en lisant un livre d'histoire. Ça ne m'était jamais, jamais arrivé, en lisant ce qu'on appelle les livres de mon histoire. Les premiers auteurs qui m'ont touché étaient Jorge Meriamera et Paul Davianaros. Je les cherche encore un peu au Québec. J'ai l'impression que la littérature, on ne la lit pas, on l'écoute, et la littérature qu'on écoute est partout la même. C'est loin d'être une revue d'information, mais, malgré tout, elle dit des choses... Le docteur Welby est le programme le plus écouté au Brésil, c'est aussi le programme le plus écouté aux Etats-Unis, et le programme le plus écouté au Québec. Quand on parle de liberté d'information, l'écrivain a le droit de mettre n'importe quel contenu dans ses écrits. Mais, est-ce qu'il a le droit d'être lu ? Il ne l'a pas, parce que le peuple n'est pas dans une situation où il peut lire, ce qui pose certains problèmes. Je faisais récemment des interviews de gens qui écrivent des téléromans au Québec, et on m'a parlé sans aucune gêne des contraintes politiques qui font que l'on ne peut jamais mentionner les problématiques, et qu'on ne peut jamais situer le problème québécois dans la société qu'on veut décrire, dans les contraintes réelles, politiques, sociales et économiques dans lesquelles nous sommes. Ça ne peut pas être fait. J'ai l'impression, d'ailleurs, que c'est le problème linguistique auquel nous faisons face qui masque ces choses-là, qui permet justement que l'on parle beaucoup et que l'on dise peu. J'ai l'impression que la dislocation que vous trouvez, vous qui n'êtes pas du Québec, c'est une dislocation très visible quand on voit les espèces, je devrais dire l'étrange langage des littératures québécoises. C'est un peu la même chose que l'étrange langue des sociologues. Dans les départements de sociologie, à l'Université de Montréal, on fait de grands discours, de grandes discussions sur le structuralisme, et je crois que cela aussi sert à masquer les contraintes politiques.

C'est de la politique. Il me semble que ces problèmes devraient être soulevés. La dislocation que vous trouverez au Québec, c'est parce que ça n'existe pas : un Québécois. Sans doute comme vous dites que ça n'existe pas l'Amérique latine, je dirais que l'Amérique elle-même n'existe pas. Ce qu'il y a, ce sont des classes sociales, des intérêts différents, il y a des pressions différentes. Et à ce moment-là, j'ai autant de difficulté à parler du Brésil que j'en ai à parler du Québec, et que j'en ai à parler de l'homme et du pouvoir créateur, que ça soit dans le roman ou ailleurs. Quand on disait tantôt que le véritable créateur, c'est le peuple, je suis bien d'accord et j'ai l'impression que la dislocation que l'on rencontre ici dans cette réunion, elle est symbolisée par le non-lieu, parce que c'est un non-lieu à l'intérieur d'un non-lieu qu'est l'hôtel Windsor, à l'intérieur d'un non-lieu qui est la Province de Québec, à l'intérieur d'un non-lieu qui est l'Amérique.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Je pense que monsieur a peut-être un petit peu préparé la question que je veux poser. Elle est un peu délicate. Je pense qu'elle s'adresse surtout à monsieur Pilon. Elle répondra un peu au désir exprimé tout à l'heure par monsieur... et il est peut-être aussi question un peu de racisme. J'ose la poser, parce que, par définition, chaque écrivain paraît-il devrait être un peu contestataire. Depuis que je suis ici, j'ai l'impression que les gens se font un peu violence pour s'entendre. Je comprends pourquoi, aussi, ça pourrait dégénérer en autre chose. Je n'ose presque le dire, je suis Canadienne anglaise. Je suis professeur de littérature québécoise au Canada anglais. Je ne sais pas si vous le savez, mais le Canada anglais se trouve aussi en Amérique, et on y écrit des romans. Pourquoi est-ce qu'on ne trouve pas ici d'écrivains canadiens anglais? On y trouve des représentants des Etats-Unis. Il y a des Canadiens anglais qui parlent français, j'en suis la preuve vivante. Est-ce qu'on pourrait répondre un peu à cette question?

*JACQUES FERRON :*

La réponse est très facile. Les Canadiens anglais qui réus-

sissent passent aux Etats-Unis. C'est très simple. Ce sont ceux qui ne sont pas intelligents qui restent au Canada anglais.

*ANDRÉ BELLEAU :*

Je pense qu'il revient à Jean-Guy Pilon de répondre.

*JEAN-GUY PILON :*

Ça sort un peu sans doute du débat. Je vous répondrai directement. Nous avons invité personnellement cinq romanciers du Canada anglais. Deux se sont donné la peine de s'excuser et les trois autres n'ont pas répondu.

*UNE VOIX DANS LE PUBLIC :*

Je vous remercie, monsieur. C'est ce que je voulais savoir. Je me doutais un peu de la réponse, mais je l'ai posée parce qu'il y a des gens qui se sont posé la question, et je voulais la poser ouvertement, parce que je me doutais que ça serait un peu la réponse.

*ANDRÉ BELLEAU :*

J'ajoute simplement la remarque suivante, et c'est une question de fait, je n'interprète pas, nous aurions souhaité inviter, peu importe qu'ils soient venus ou non, un plus grand nombre d'écrivains canadiens anglais. Or, après des recherches, nous nous sommes aperçus que la très grande majorité, et vraiment la très grande majorité des écrivains canadiens anglais ne parlent pas français.

*JACQUES FERRON :*

La question du non-lieu c'est vraiment extraordinaire. Messieurs vous êtes dans l'irréalité. Messieurs, vous flottez sur les nuages. Evidemment, la difficulté des écrivains c'est qu'ils sont des vedettes. Ils ont de la difficulté à faire assemblée. Mais, votre histoire de non-lieu, parce que ça s'appelle Windsor, mais ça fait partie de nos traditions. Nous avons un tas de noms anglais que nous avons assimilés, nous avons des gens, Nelligan, qui a été notre plus grand poète, c'est un nom irlandais, je ne sais pas où vous le trouvez votre non-lieu, moi, je vois une continuité par la Nouvelle-France, le Bas-Canada et le Québec. Je trouve une

collectivité vivante, et vous arrivez, monsieur le sociologue... moi je me méfie des sociologues... Ce sont des gens, ordinairement, au service de « l'establishment », ce sont des manières de policiers, et ils arrivent : non-lieu.

*GERARDO MELLO MOURAO :*

J'allais faire une tout autre intervention, mais la belle provocation de monsieur Ferron m'a mis sur une autre route. Je suis avec vous, nous sommes vraiment dans un lieu, et dans un des lieux les plus concrets et les plus dramatiques de l'Amérique. Depuis le peu de jours que je suis ici, je me rends compte que c'est un lieu dramatique, c'est un lieu plus fort que les autres, de toute façon c'est un lieu. Je trouve qu'un lieu en Amérique qui serait presque un non-lieu, ça serait un lieu où on ne pourrait pas penser, où on ne pourrait pas discuter, où on ne pourrait pas vivre, où il y aurait cette quiétude de cimetièrre qu'il y a dans beaucoup de lieux d'Amérique. Ça, ce sont des non-lieux. Ici c'est un lieu, et un lieu très dramatique.

Je voudrais vous proposer une chose : quand on a commencé la révolution littéraire au Brésil, vers les années 20, on a commencé vraiment avec une semaine de réunion d'écrivains à Sao Paulo, qui a été une des étapes les plus importantes dans la formation de la révolution culturelle du pays. D'ailleurs, on vient de célébrer le cinquantième anniversaire de cette révolution littéraire. Depestre parlait qu'il n'y a pas de Français américains ou d'Africains américains, et c'est vrai. Est sorti de cette révolution un mouvement littéraire, presque une école — du temps qu'on croyait aux écoles littéraires. Le nom qu'on a donné à ce mouvement — qui répondait un peu au surréalisme, mouvement d'avant-garde d'Europe qui arrive toujours un peu en retard au Brésil —, notre mouvement d'avant-garde s'appelait « l'anthropophagie. »

On proposait l'anthropophagie, et les écrivains étaient des anthropophages. C'est-à-dire nous allons manger le Portugais, mais nous allons manger aussi l'Italien, nous allons manger le Nègre et nous avons, de fait, mangé aussi le Blanc et le Noir.

Ce n'était pas un acte d'hostilité que de manger l'ennemi, c'était un acte sacré pour l'Indien ; c'était un grand honneur fait à son ennemi vaincu, que de le manger. Et l'anthropophagie était dirigée contre la fausse culture portugaise, contre le colonialisme culturel, et ça a été fait au Brésil par des fils d'italien « Gonzacio, Rigaldamito, DeBillia », par le mulâtre « Malleto »... et par bien d'autres. Alors, je vous propose l'anthropophagie...

*ANDRÉE MAILLET :*

Alors, je voudrais répondre à monsieur Sarduy sur le racisme. Je suis tout à fait de son avis et je ne suis pas de l'avis...

*JACQUES FERRON :*

C'est réglé scientifiquement.

*ANDRÉE MAILLET :*

D'après notre grand écrivain Jacques Ferron, qui est un grand patriote, un grand défenseur du Québec... Mais on n'est pas toujours d'accord. Tant qu'il y aura les Etats-Unis qui nous pollueront avec leur racisme physique...

*JACQUES FERRON :*

Ce sont des aliénés... des arriérés...

*ANDRÉE MAILLET :*

Nous devons être solidaires de cela.

Maintenant répondre à monsieur Sarduy que la question linguistique n'est pas de la « bibine » et n'est pas frivole au Québec, c'est une question...

*SEVERO SARDUY :*

Ce n'est pas ce que j'ai dit.

*ANDRÉE MAILLET :*

J'ai compris que vous disiez ça.

*SEVERO SARDUY :*

Non.

*ANDRÉE MAILLET :*

Alors, je vous ai mal compris. Ce que je désirais dire,

c'est que c'est nous qui sommes en train d'être mangés, nous les Québécois. Et, par conséquent, nos luttes sont très importantes pour nous les « Nègres blancs d'Amérique » comme nous a appelés monsieur Pierre Vallières, notre essayiste, et pour avoir écrit un livre qui s'intitule ainsi, il a été gardé en prison préventive pendant quatre ans.

### **ÉDOUARD GLISSANT :**

Eh bien, je vais essayer, non pas de conclure puisque j'espère que ce colloque a été une ouverture, mais je suis très content que, en ce moment, un sociologue ait pu intervenir dans ce débat et apporter une note un peu hérétique du point de vue de la littérature et peut-être ramener l'écrivain à la littéralité. Je suis très content aussi qu'il ait fait allusion à ce qu'il appelle un non-lieu. Les sociologues généralisent si peu souvent que c'est agréable d'en voir un généraliser. Mais je dois dire que quand on participe à un travail de ce genre, il ne faut pas apporter — et je crois qu'aucun de nous ici ne l'a apporté — l'essentiel de ses luttes, de ses préoccupations de chaque jour, de ce qui le fait tenir le coup jour après jour, d'une heure à l'autre, à l'heure de ses doutes et de ses combats.

Je crois, pour connaître bien par exemple Depestre, qu'il n'a parlé de rien de ce qu'il fait tous les jours, et Depestre est un militant, et en ce qui me concerne, je n'ai pratiquement rien laissé transparaître d'une série de combats de certains Martiniquais, même dans leur pays et en dehors de leur pays. Je crois que ça serait trop facile de se prévaloir de ces sortes de militantisme officiel, de commande, dans des réunions internationales, etc. A mon avis, les réunions sont faites pour que les gens se connaissent et pour qu'un certain nombre de contacts soient établis, un certain nombre de perspectives ouvertes. S'il fallait que je dise pourquoi je me bats, peut-être que le dialogue commencerait à être impossible. Tout de suite ça poserait de graves problèmes de communication et de compréhension, s'il fallait que je dise l'attitude que j'ai vis-à-vis de la littérature et la culture française, j'épouvanterais monsieur Ferron. Monsieur Ferron nous appelle « ter-

ribles Martiniquais », parce que nous avons de terribles problèmes, n'est-ce pas.

Eh bien, dans une réunion de ce genre, c'est un peu croire que les écrivains sont investis d'une mission sacrée que de croire qu'ici nous allons commencer à militer. Je ne crois pas à cela, et je me méfie beaucoup des écrivains militants qui croient que leurs paroles messianiques ou prophétiques vont déclencher des révolutions. Ça, je n'y crois pas. Je dois dire que dans mon pays, parmi mes camarades, pour faire une confidence, je suis considéré comme assez important du point de vue des problématiques politiques, que nous pouvons discuter ; et sur ce plan, beaucoup plus que du point de vue d'une action prophétique ou messianique de la littérature que je pratique. Moi, je trouve que c'est très bien ainsi, qu'il ne faut pas croire que l'écrivain, en tant que tel, est dépositaire d'une sorte de vérité, et surtout de mesures opératoires des choses, et qu'il peut, en tant que tel, en tant qu'écrivain, par le simple décalque, la simple analyse de ses méthodes et de ses buts, etc., déclencher le réel. Ça, je ne le crois pas. Et c'est pourquoi il faut peut-être plutôt féliciter les écrivains qui sont ici d'une certaine modestie sur ce plan, que de leur reprocher un manque d'engagement, qui serait en fait faux. Autrement dit, si j'ai à m'engager, ce n'est pas lors d'un colloque international que je dois commencer à le faire. Si je commence à le faire là, c'est que je suis un crétin. Alors, deuxièmement, pour toujours essayer de trouver des ouvertures, deuxièmement, il m'a semblé que la proposition fondamentale de ce colloque a été de signaler les spécificités et l'unicité. Est-ce qu'il y a une Amérique ? Mais passe-t-elle par les spécificités ? Je pense que sur le plan des spécificités, on peut s'accorder à l'harmonisation de ces spécificités. On est un petit peu étonné quand on voit les Québécois résoudre leurs petits problèmes. On se dit un petit peu :

« Bon ! qu'est-ce qui se passe ? »

« Bon ! »

On se retire sur la pointe des pieds. C'est une spécificité québécoise, et il faut bien l'admettre, il faut savoir qu'il y a un combat qui se fait là, qu'il y a un travail, une maturation

qui se fait. Nous avons aussi nos spécificités, et par conséquent, sur ce plan, il me semble que la chose a été très concrète.

Par contre, l'opposition du langage, des problèmes de langage et des problèmes de contenu, et en particulier la question de sujets dans la littérature... Sur ce plan, je dois dire que je suis un peu hérétique, parce que je n'ai pas tout à fait la position de Sarduy, mais pas tout à fait celle de Depestre. Et je répète que c'est parce que Depestre est dans un contexte de révolution ou de construction active, où il s'agit de faire des choses. Et ça, c'est fantastique, c'est un avantage prodigieux d'être dans un endroit où on peut se permettre de construire des choses sans penser aux structures du langage, et nous sommes d'accord que c'est peut-être une horrible condition que celle de Sarduy qui est dans un contexte où on est obligé de se pencher sur la structure d'un langage, faute de pouvoir en bâtir un dans le concret immédiat, faute de pouvoir parler des choses.

Il me semble que la distance entre ces deux positions n'est pas si grande qu'on veut le dire. En tout cas en ce qui concerne le sujet du roman des Amériques, je crois que nous sommes parvenus à un accord finalement qui est le suivant : Moi, je m'en fous comme de l'an quarante — excusez l'expression — du structuralisme, et de tout, mais je m'en sers ; je m'en sers, parce que, contrairement à ce qu'on dit, je pense que les problèmes de langage sont liés aux problèmes d'identité, du moins dans les pays où on ne fait pas la révolution ; donc, on ne peut pas retrouver son identité, et par conséquent, je me sers absolument de tout ce qui se fait dans le monde, absolument de tout — ça, c'est une position personnelle, enfin de mes camarades et de moi en Martinique —, y compris de la pensée du président Mao-Tsé-Toung, y compris des discours de Fidel Castro ; ce n'est pas une forme d'éclectisme ou de faux synthétisme, ni de langage révolutionnaire, c'est la préoccupation d'exercer son effort dans sa propre condition et de ne pas fermer cette condition. Ça aussi ça peut être une position inconfortable, parce que l'on peut verser dans l'humanisme... d'accord avec tout le monde, etc. Je ne

crois pas que ça soit le cas. C'est simplement le souci de faire ce qu'il faut, là où il faut, — c'est-à-dire quand on est Martiniquais, d'essayer de faire ce que l'on doit faire en Martinique. Par exemple, je peux dire pour finir, je peux dire ceci : il y a des écrivains à la Martinique qui décrivent le paysage martiniquais et qui nomment les choses, mais dans un langage tellement suranné et réactionnaire que c'est comme si c'était transparent. Personne ne le voit, et pourtant ce sont des écrivains engagés, ce sont des écrivains de gauche. Ils décrivent la misère, et la misère devient un sujet « de littérature. » Ils décrivent des paysages, et ces paysages ne parlent à personne, parce qu'ils le font dans un langage réactionnaire. Qu'est-ce que c'est qu'un langage réactionnaire pour eux ? C'est le langage que tout le monde comprend. Et, par conséquent, il me semble qu'il faut être assez prudent en ces matières et essayer non pas de faire une synthèse qui concilie tout le monde, etc., mais essayer de patienter. Nous avons le temps, je crois.